

La Rue : Paris pittoresque et
populaire / rédacteur en chef
Jules Vallès ; [propriétaire-
gérant S. Limozin]

. La Rue : Paris pittoresque et populaire / rédacteur en chef Jules Vallès ; [propriétaire-gérant S. Limozin]. 1867-07-27.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RÉDACTEUR EN CHEF
JULES VALLÈS

ABONNEMENTS
PARIS
Un an.....Fr. 10
Six mois..... 5
Trois mois..... 3

BUREAUX
79, rue Richelieu.

LA RUE

PARIS PITTORESQUE ET POPULAIRE

DIRECTEUR
DANIEL LÉVY

ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
Un an.....Fr. 12 »
Six mois..... 6 »
Trois mois..... 4 »

BUREAUX
79, rue Richelieu.

SOMMAIRE :

Les Mystères de l'Opéra — **George Hainl** —
PIERRE COLLIN.
L'Affaire Bourdon — A. PERRAULT.
École Normale — **Indiscrétions** — ÉT. GARNIER.
Juillet — ALBERT BRUN.
Littérature de Singes — DURANTY.
La Taverne anglaise — ED. DANGIN.

Nous sommes forcés de retrancher au dernier moment un article ayant trait au Congrès international, dit des Batignolles.

Nous ne nous tenons pas pour battus, et nous prions tous les membres de la Société des gens de lettres de nous adresser tous les renseignements qu'ils pourraient nous fournir sur les errements au Comité.

JULES VALLÈS.

LES MYSTÈRES DE L'OPÉRA

George Hainl

Il est parti de la rue, celui-là ; et, de droit, il appartient à la Rue. D'ailleurs, en ce moment, M. George Hainl déchaîne assez de vacarmes orphéonique et symphonique pour attirer notre attention.

Chaque jour, vers deux heures, il sort de l'Opéra par la cour de la rue Drouot pour se rendre à son café des Princes, boulevard Montmartre.

Il est coiffé d'un chapeau à tuyau à bords violemment retroussés, l'ex-couvre-chef de la crème républicaine en 1848, si je ne fais erreur. Ses cheveux, d'un blond ardent tempéré de fils gris, s'écartent de la tête, rigides comme les baguettes d'un tambour. Le front, couturé de plis, bas et large, fuit doucement, un front d'idéaliste têtue. Le nez camus, nez de robuste, s'épâte sur la majeure partie de la face ; au-dessous, une moustache de chat rageur, lèvres rouge et charnue, criant le bon cœur, et des dents blanches fraîchement aiguisées, toutes prêtes à mordre. Une impériale agressive plaque sa virgule au menton rond et relevé.

Trapu, voûté, de taille moyenne, il tortillonne légèrement du corps dans un ample pardessus en sac. Petit et coquet est le pied, mince et effilée est sa main précieusement entretenue qui joue un rôle actif dans l'entretien.

Il entre et il s'installe ; sa place est marquée ; son chapeau à cette patère, son parapluie dans ce coin. Le garçon lui apporte le *Progrès de Lyon*, le *Courrier de Lyon*, plus un bitter. Il campe les lunettes magistrales d'un chantre rural au lutrin sur des yeux bleus d'acier aux paupières brûlées par le gaz des rampes ; et il se jette, à vue perdue, dans la littérature de la place Bellecour... Que voulez-vous ? La nostalgie des gloires premières ! Ne le dérangez pas en ce moment ; ce serait lui faire du tort et il vous en cuirait peut-être. Attendez qu'il ait absorbé ses feuilles lyonnaises ; interrogez alors, la clef est sur la porte des souvenirs.

Alors, il vous parlera des grands morts ; Nourrit, Falcon, la Malibran, Duprez (un fort chanteur et un homme bien désagréable !), Roger. Il évoquera les fabuleuses interprétations, ces conceptions qu'on ne connaît plus aujourd'hui de l'ensemble du rôle, les passages vainqueurs, les inflexions créées, les éclairs du geste, la pose ou la draperie cherchée des mois entiers, la note géniale telle que le *si bémol* grave de la Malibran dans *Costa diva*. Mais n'allez pas lui parler opéra actuel : la fosse commune n'est pas plus muette.

Et, dans cette causerie chaude et violente, la voix naturellement posée, cadencée et grasseyante, acquiert le mordant et l'incisif de la pointe à graver. La chevelure et les sourcils frémissent ; les yeux flambent. D'une main enflévrée il aiguise sa barbiche en fer de flèche ; les *n* se doublent dans sa parole martelée ; de l'autre main, l'index lié en cercle au pouce, geste familier aux discoureurs raffinés, se sépare violemment et semble souffleter d'une dédaigneuse pichenette les misères qui passent au tribunal de son goût artistique. Les mots grondent dans sa bouche comme des éruptions de colère, des mots qui saignent à blanc un homme ou une œuvre. Oh ! le terrible causeur ! et quel fil aux lames de son jugement !

Voulez-vous forcer sa mémoire ? Prononcez le nom du maître : Meyerbeer ! Vous verrez alors son front se pencher et ses yeux se mouiller ; Meyerbeer, le seul qui ait dégagé du patois des libretti l'idée poétique et musicale, le seul qui sut parler la langue des sonorités logiques ! Vous connaîtrez ces accablantes répétitions que le compositeur des *Huguenots* obtenait par sa politesse à double tranchant ; l'historique de la distribution des rôles pour l'*Africaine* ; les acquiescements cauteleux ; les milliers d'auditions imposées ; les ironies et les rages glaciales ; les circonlocutions, les engluements, les fielleuses sucreries du maestro.

Ah le maître ! George Hainl sollicitait ses instructions lors qu'il mettait en scène, au Grand-Théâtre de Lyon, *Robert*, les *Huguenots* ou le *Prophète* ; et Meyerbeer n'oubliait pas cette déférence, puisqu'il notait George Hainl au premier rang des chefs d'orchestre soumis à son choix pour la conduite de l'*Africaine*.

Ce n'est pas que M. Hainl soit exclusif : il tend la main aux jeunes, aux novateurs. Il a lancé, en plein concert du Conservatoire, ces obus harmoniques bourrés à mitraille, Wagner et Schumann. Mais la monnaie, le billion, les miettes de Meyerbeer, où sont-elles ? Il attend, il l'espère, il y croit, laissons-lui ses illusions.

Il est artiste, il est poète, cet homme, du crâne à orteil ! et chef d'orchestre !

Sait-on ce qu'est un chef d'orchestre, surtout en province ?

Métier infâme ! Se cloîtrer jour et nuit, dans des salles froides, humides, obscures et puantes, avec une escouade de brailards des deux sexes, qui, les trois quarts du temps, ne savent ni lire ni écrire, bouchés comme des pots de moutarde, plus vaniteux que des paons, et qui font sonner des voix bêtes. Apprendre, râcler, seriner, enfoncer à coup de marteau, dans les minces cervelles de ces ignares, la note, la mesure, le chant, l'inflexion, la prononciation, la marche, le maintien, le geste, l'orthographe d'un rôle : recoller les organes fêlés, combler les trous, faire luire, ainsi qu'une comète, la moindre étincelle d'intelligence qui s'échappe au hasard de ces cailloux bruts : souffler la vie à un orchestre incomplet, recruté le plus souvent parmi les amateurs (les amateurs de province ??), suppléer les instruments absents, instruire à la fourche et au bâton des choristes qui n'ont d'humain que le nom, faire cabrioler normalement des danseuses hostiles au rythme, transposer les airs, modifier les ensembles et l'instrumentation, pointer les traits pour les voix cassées ou rognées, faire des raccords impossibles, lutter contre les points d'orgue idiots des vocalistes à prétention, le ralentissement de la mesure, l'introduction des notes à effets, les hurlements de la péroraison, les massacres de diction et de ponctuation mélodique !

Mais j'aimerais cent mille fois mieux casser la pierre à raison de trente sous par jour sur les chemins communaux !

M. Hainl avait, à Lyon, la ressource de purger sa bile dans ces magnifiques colères dont les toiles de fond frissonnent encore. On peut, chef d'orchestre en province, lâcher les tonnerres de son mépris, insulter du poing un auditoire qui pense témoigner de sa haute connaissance en sifflant Duprez dans *Guillaume Tell* ; on peut écraser sous ses pieds les imbéciles !

Mais de Lyon, il saute à Paris. Il faut ici rogner ses ongles jusqu'au vif, se ganter de velours et flairer l'ennemi. Autour de lui, des instrumentistes de premier ordre qui, avant l'invasion de l'intrus, s'attribuaient droit égal au bâton du commandement, un juge prévenu dans chaque pupitre ! De tous côtés des traquenards, des souricières, des embûches ; il doit mesurer ses pas, chercher ses paroles, régler ses poignées de main, se faire modeste et demander quasi-pardon de la liberté grande ; à force de tact et de circonspection, il se fait accepter. Arrive la demande en augmentation d'appointements, formulée par l'orchestre. Question d'état, celle-là ; et, dans cette position, George Hainl figure la barre de fer entre le marteau-direction et l'enclume-orchestre. Réclamation incessante d'un côté : résistance absolue de l'autre. Notre homme s'interpose comme conciliateur. Mais qu'on me montre un médiateur qui ait la prétention d'avoir concilié qui ou quoi que ce soit !

Et pendant la durée des hostilités, savez-vous ce que fait l'orchestre de l'Opéra ? On accompagne les partitions, *mezza voce*, toujours dans la demi-teinte. — « Plus fort, messieurs, » crie le chef. — « Mais, monsieur, nous jouons de notre plus fort. » — Cela a duré un mois entier.

Et ce consciencieux qu'on voit diriger avec le même soin les chefs-d'œuvre et les platitudes imposées dont il s'efforce de voiler les pauvretés en détaillant avec scrupule le moindre passage un peu intéressant, ce consciencieux ne veut pas lâcher son poste ; et il s'obstine mordicus à diriger ces tristes représentations.

De guerre lasse, une indemnité fut accordée aux postulants, George Hainl consacra plusieurs nuits à la répartition aussi équitable que possible de la subvention accordée entre les ayants-droit. Quelques intéressés éclatèrent en mécontentement. Et d'un.

Une concession ayant été faite, les concédants voulurent prendre leur revanche. George Hainl y mettant trop de bonté, on le doubla, pour raser tout germe de révolte à l'avenir, de Gevaert, un musicien, bien que Belge, un mouton trempé dans la guimauve. Quel résultat sortit de cette création d'un nouveau poste ? On m'a dit que le budget du théâtre en était grevé d'une

dépense annuelle de 2 à 3,000 fr. ; c'est tout ce que j'en sais. Et de deux !

Ici, j'arrête. Aussi bien, pour que cette étude fût complète, il me faudrait rappeler le ménétrier de Ruitan, épaulant son violon hérissé de rubans sauvages, pour précéder les noces montagnardes dans les rues d'Issoire ; le gamin apprenant la flûte, seul et en dix jours, sur l'injonction de son père (un homme pas commode, le papa Hainl) ; le chef d'orchestre improvisé dirigeant, à quinze ans, une troupe de cabotinets de son âge, battant les campagnes, crevant la faim, en guenille, tombant de fatigue, mais buvant au plein verre de la liberté : le violoncelliste, premier prix du Conservatoire, limant le pavé de Paris de sa semelle désolée, gagiste de l'Ambigu à 30 francs par mois ; la vache enragée rongée jusqu'à l'os ; le retour à Lyon ; le court passage aux Célestins, l'admission au Grand-Théâtre, etc.

Je devrais encore juger le compositeur dont je ne connais pas une note, et l'exécutant que je n'ai jamais entendu.

J'y reviendrai en temps et lieu ; je ferai à la fois une biographie et une étude, et je dirai plus qu'aujourd'hui sur cet homme plein de cœur et de talent.

Actuellement, au milieu de ses orphéons et de ses cuivres, M. George Hainl tâte le pouls de la France musicale. Seul, il pourra, d'ici quelque temps, décider, en dernier ressort, si nous formons une nation de musiciens ou de simple chaudronniers.

PIERRE COLIN.

L'AFFAIRE BOURDON

Un vieillard, à la tête honnête et fine, ancien comédien, s'est présenté l'autre jour dans nos bureaux, et nous a dit timidement qu'il avait connu M. Bourdon, le guitariste, dont il avait remarqué la silhouette dans notre dernier numéro de la RUE ; il connaissait sa vie, fit-il timidement. Racontez-nous-la, lui dit-on ; et voici la note qu'il nous a adressée. Nous la donnons dans sa naïveté attendrissante et comique. Lisez-la : c'est une page de l'histoire anecdotique du théâtre.

Le 30 janvier 1810, de sinistre mémoire pour les Havrais, une magnifique salle de spectacle, située contre la citadelle, était dévorée par un incendie éclaté à minuit. Bourdon, qui habitait les pavillons attenants à la scène, se sauvait son pantalon à la main et achevait dans la rue de boucler sa jambe de bois, venant peu de mois auparavant de laisser la sienne à Wagram, où il servait dans le 45^e léger. Puis il courait éperdu, échevelé, vers la façade, criant comme un jeune premier de l'Ambigu : « Ma mère ! sauvez ma mère ! » Il allait se précipiter à son secours avec cette fougue qu'on lui connaît encore (c'était un zouave du temps), cherchant à se frayer un chemin déjà impossible vers les étages supérieurs. Votre mère est sauvée, lui criaient-ils, en lui barrant le passage, elle est chez tel et tel ami. Il volait chez l'un et l'autre et revenait désespéré de cette perte de temps, pour tenter de nouveau le sauvetage d'une tendre mère, d'une sœur chérie, âgée de seize ans à peine. Elles ont toutes deux mêlé leur cendre aux décombes de cet édifice ! Probablement asphyxiées, elles n'avaient fait entendre aucuns cris de détresse ; c'est vainement que le malheureux Bourdon lançait des pierres dans les carreaux de la chambre de sa mère ; car s'il se livrait à cet acte de désespoir, à cette suprême ressource pour les tirer de leur sommeil, c'est que le maire de la ville du Havre, contre lequel Bourdon est toujours furieux, s'opposa à l'application des échelles, parce que le groupe